Document generated on 04/23/2024 2:19 p.m.

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Entre soi et l'autre

Khoa Lê, *Ba Noi*, Canada, 2013, 85 min.

Antoine Godin

Number 305, Fall 2014

URI: https://id.erudit.org/iderudit/72440ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Godin, A. (2014). Review of [Entre soi et l'autre / Khoa Lê, *Ba Noi*, Canada, 2013, 85 min.] *Liberté*, (305), 65–65.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2014

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Entre soi et l'autre

Khoa Lê fait l'inventaire de son héritage.

ANTOINE GODIN

Dans le documentaire *Ba Noi,* l'artiste Khoa Lê va au plus près de lui-même en se mettant en scène : il part du Canada et va à la rencontre de sa grand-mère au Viet Nam. Il propose donc une dialectique simple mais efficace en mettant en scène le lien concret entre un soi et un autre.

KHOA LÊ
Ba Noi
Canada, 2013, 85 min.

Symboliquement, le film s'ouvre sur une superposition d'images au crépuscule. Est-ce la lueur qui précède le lever ou le coucher du soleil, le jour ou la nuit qui s'annonce, le commencement ou la fin ? C'est un moment où se mélangent inconnu, crainte, crédulité et espoir. Dans une ambiance sonore électronique, les incertitudes de l'identité, du voyage et de la création s'annoncent par des mélanges de messages vocaux laissés par la famille, des amis et des collaborateurs, reflétant déjà une grande diversité de voix, d'accents et de cultures. Tous recherchent Khoa Lê. Où se trouve-t-il ? Il est occupé, plongé dans son crépuscule intérieur afin de dissiper ce flou, indépendant tel un cheval solitaire, comme le lui révèlera une voyante pendant son voyage.

Au Viet Nam, il revisite le territoire, la culture et la tradition : fête du Nouvel An, prière, chants liturgiques, fils de soie, riz, etc. Il visite un cimetière la nuit, se laisse imprégner par la nature et se fait visiter par des « fantômes » dans des jeux d'ombres nocturnes, comme dans un rêve. De la même manière, le passé hante le présent, la mémoire façonne l'identité.

Le documentaire ne serait rien sans le personnage flamboyant et plein d'humour de la grand-mère, collé à la société patriarcale, à la tradition bouddhiste, au culte des ancêtres et à la piété filiale. Elle cache de l'argent un peu partout, affirme posséder de l'or et ne comprend pas pourquoi on n'aimerait pas le pain vietnamien. Elle souhaite voir son petit-fils se faire porteur de la lignée familiale et de la culture vietnamienne. Elle insiste, et chaque fois c'est comme un cri du cœur, un assaut, un désir de trouver des échos chez son descendant, il écoute. On sent qu'elle a peu d'espoir, mais qu'elle doit essayer, elle agit comme si son intervention était son dernier recours. L'est-ce vraiment ?

> Émergera-t-il quelque chose de mieux que cette tradition ?

On comprend très bien que Khoa Lê ne puisse pas reprendre le modèle, le calque que sa grand-mère lui offre avec tendresse. L'héritage, Khoa Lê le porte déjà en lui et il cherche à en distinguer les contours. Émergera-t-il quelque chose de mieux que cette tradition ? La question reste ouverte et constitue un aspect très fort du film. Khoa Lê trouve finalement la réponse à « qu'est-ce que j'abandonne ? » et donc un peu à « qui suis-je ? », mais laisse « qu'est-ce que je vais devenir ? » sans réponse. En effet, qu'allons-nous devenir maintenant que les certitudes de ces modèles traditionnels ne se transmettent plus ?

L'horreur du placard

Tom à la ferme nous tourmente jusqu'à la fin.

TONI PAPE

Tom à la ferme est un thriller sur la psyché américaine. Les premiers plans, qui montrent Xavier « Tom » Dolan conduisant sa voiture à travers les grands espaces québécois, accompagné par la rengaine des « Moulins de mon cœur » empruntée à *L'affaire Thomas Crowne* (N. Jewison, 1968), nous en convainquent. En tournant ainsi en rond, nous arrivons à la ferme, pour être bientôt emportés dans les vertiges du vrai et du faux, dans les circonvolutions de la beauté américaine cachant d'ignobles secrets. Et nous tournerons jusqu'à la fatigue. « *I'm so tired of you, America* », chantera Rufus Wainwright après la dernière image.

XAVIER DOLAN
Tom à la ferme
Canada, 2013, 102 min.

Le film raconte l'histoire de Tom, qui se rend à la campagne pour assister aux funérailles de son amant Guillaume et qui, dès son arrivée, se rend compte que personne ne l'attendait ni ne se doutait de l'homosexualité de celui qu'on porte au tombeau. Ce qui suit est la terrible histoire d'un retour volontaire dans le placard. Dans *Tom à la ferme,* la vraie terreur ne vient pas de l'homophobie, mais du martyrologue. D'abord malgré lui et bientôt de son plein gré, Tom acceptera la démolition de son corps – se soumettant à une série graduée de violences physiques, gifles, crachats, coups de poing, étranglement – pour rejoindre la douce certitude de ne faire de mal à personne, sauf à lui-même.

Ce renversement morbide du *coming out* est d'autant plus écœurant qu'il se produit avec facilité, dans un accord collectif ou par égard pour les autres. Ici, ce serait pur égoïsme de s'afficher homosexuel ; on est à plusieurs seulement dans l'hétérosexualité, dans la dénégation masochiste du soi par sympathie pour le consensus, car toutes les vérités doivent rester suspendues. Par là, le film échappe à de nombreux clichés, mais c'est pour mieux tourmenter le spectateur jusqu'après sa fin. La vérité, pourtant toute proche, restera hors d'atteinte, et la bande musicale de Gabriel Yared aura usé de toutes les astuces du film d'horreur pour nous faire craindre un événement qui ne surgira jamais. L'horreur, c'est maintenant de rester scellé dans une éternelle irrésolution.

Cette irrésolution distingue *Tom à la ferme* d'un autre grand film sur l'hypocrisie de façade, *American Beauty,* de Sam Mendes (1999), dans lequel le dévoilement de la haine et de la laideur devait entraîner les personnages vers leur perte. Le spectateur pouvait en tirer un semblant de catharsis. Rien de cela dans *Tom à la ferme.* Ce qui sauve la face ici, c'est son élasticité. Tendue au maximum, elle échappe au déchirement en s'assouplissant grâce à la plus simple dénégation, à l'aide d'un fou rire, par exemple. La seule issue pour Tom, c'est alors de s'enfuir du beau fermier dans sa veste style « bannière étoilée », de prendre la première femme venue sur la banquette arrière de son pick-up, tout en ayant besoin d'un homme.

> À la ferme, ce serait pur égoïsme de s'afficher homosexuel.